

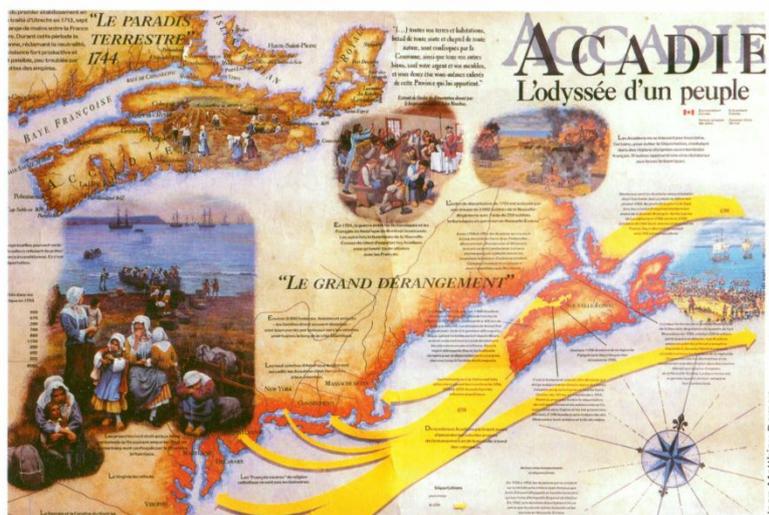
histoire - patrimoine

ACADIE

Odyssée en Nouvelle-Ecosse

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, 433 Montbéliardais quittent définitivement la région pour tenter leur chance en Nouvelle-Ecosse, située à l'Est du Canada. Marie-Thérèse Jodry et Jacqueline Bouteiller, respectivement audincourtoise et boroillote, connaissent l'histoire par cœur. Récits croisés.

Dans son appartement d'Audincourt, à deux pas de la mairie, Marie-Thérèse Jodry, octogénaire à la vivacité intacte, cultive – depuis ce fameux jour de 1978 – le lien avec les habitants de l'une des provinces canadiennes. « A l'époque, j'étais proviseur au lycée Garnier, raconte-t-elle. Une fonctionnaire du District urbain, autrefois situé au Château, m'appelle de la part d'un certain Paul Jodrey. Ce monsieur, un Canadien de Nouvelle-Ecosse, affirmait rechercher ses origines familiales dans le Pays de Montbéliard ». Retour en arrière. Nous sommes en 1534. Jacques Cartier et ses hommes débarquent sur les rivages nord atlantiques du Nouveau Monde. Dès le XVII^e siècle, les Français colonisent la partie orientale du territoire. En guerre contre la Couronne britannique, elle aussi bien décidée à s'implanter sur place, le royaume de France doit céder l'Acadie à sa rivale, suite au Traité d'Utrecht de 1713. Dans la foulée, les Britanniques rebaptisent la province Nouvelle-Ecosse avant de chasser les Acadiens francophones et catholiques, qui fuient vers la Louisiane. Pour repeupler ces immenses terres, Londres lance une vaste campagne de promo-



Près d'un tiers des émigrés mourront durant la traversée entre Rotterdam et Halifax, au Canada.

tion dans toute l'Europe protestante. De facto, le Pays de Montbéliard, à l'époque sous domination wurtembourgeoise et de confession luthérienne, est concerné.

« Mon mari, Pierre Jodry, savait qu'il était d'une vieille famille de Bavans mais n'avait aucune connaissance de ces liens transatlantiques, confie Marie-Thérèse, sa femme. Paul Jodrey, dont le nom a été anglicisé, est en fait l'un de ses très lointains cousins, descendant des premiers colons montbéliardais : les Montbeliardians ». Un lointain cousin, désormais anglophone, qui cherche ses origines à des milliers de kilomètres de sa terre natale. Ce voyage en sens inverse, deux siècles après le départ de ses ancêtres, tient presque de la fable. Car au printemps 1752, les dix-sept Jodry (hommes, femmes et enfants), qui rejoignent Bâle à pied et en charrette avant de s'embarquer à Rotterdam pour une

vie meilleure, ne pensent naturellement pas au retour. D'ailleurs, sur l'ensemble de ces pionniers (433 personnes), certains ne parviendront jamais à bon port. Près d'un tiers d'entre eux meurent durant la traversée en bateaux (68 à 120 jours), ou dans l'année qui suit leur installation.

Une nouvelle vie et 7 hectares de terre

Une fois arrivés en Nouvelle-Ecosse à Halifax, et détenteurs d'un certificat dûment authentifié qui attestait de leur appartenance à l'église réformée (voir encadré), les Montbéliardais sont néanmoins placés en quarantaine parce qu'ils parlent... français. Jamais à court de fourberies (!), la perfide Albion, qui assurerait pourtant les passagers de la gratuité du voyage, exige également le paiement de la traversée : 7 livres et 12 shillings.



Marie-Thérèse Jodry a rendu visite au Canada à de lointains cousins, issus de l'émigration montbéliardaise au XVIII^e siècle.

La plupart des nouveaux venus, n'ayant pas un sou vaillant, est contrainte de participer à la construction de la forteresse d'Halifax... Dès leur « dette » acquittée, nos Montbéliardais accèdent enfin aux 7 hectares de terre promis par la propagande anglaise. Du côté de Lunenburg, toujours en Nouvelle-Ecosse, les colons tentent, vaillent que vaillent, de faire fructifier leurs terres. Tous deviennent rapidement des citoyens britanniques de confession anglicane. « Au cours de notre premier séjour sur place en 1980, à l'invitation de Paul Jodrey, nous avons constaté combien les gens étaient restés simples et la région sauvage, note Marie-Thérèse Jodry. Là-bas, on fait aisément 100 kilomètres pour prendre l'apéritif tant le territoire est immense et l'habitat dispersé ». Le couple audincourtois fera même la rencontre de personnes s'exprimant en vieux français.

Des Bouteiller partout

A Valentigney, Jacqueline Bouteiller, professeur de biologie à la retraite, s'avère également incollable sur le sujet. Son père Georges, féru de généalogie, lui a transmis le virus. Dès le début des années 1980, il comprend que des liens de parenté le rattachent à certains nord-américains. « C'est simple, précise sa fille. A Sydney, l'une des communes de Nouvelle-Ecosse, près de soixante-dix Bouteiller se succèdent dans l'annuaire ». A y regarder de plus près, les patronymes ont néanmoins évolué avec les siècles et l'anglicisation. Un monument, érigé à Lunenburg en leur mémoire, les recense tous. Bouteiller, originaire des villages de Chagey et d'Étobon au nord d'Héricourt, donne ainsi naissance à Butler ou Boutillier. Lors d'un séjour dans la province, en 1998, Jacqueline découvre même une distillerie à son nom, où ses homonymes produisent entre autres une



liqueur de poire : la Montbéliard Pear. Une appellation en forme de mémoire et d'hommage à ces hommes et femmes partis vers l'inconnu, deux siècles auparavant, et qui firent souche malgré toutes les difficultés rencontrées. « Jean-Georges Bouteiller et Catherine Maillard font ainsi connaissance à bord du Betty, l'un des voiliers qui cinglaient vers le Nouveau Monde en 1752, explique Jacqueline. Une fois à terre, ils se marieront ».

Cette première union de Montbéliardais, célébrée sur le sol canadien, préfigure les lignées à venir. En 1877, on dénombre 5 600 individus descendants directs de ces 300 colons installés en Nouvelle-Ecosse un siècle auparavant. Trente patronymes apparaissent clairement, pour certains anglicisés. Bouteiller (Boutillier), Langille, Masson (Mason), Vienot, Jolimois (Jolimore), Darey (Dares, Dorey) dominent l'ensemble. Aujourd'hui, deux de ces arrières-arrières-petits-enfants prolongeront leur cursus universitaire à Strasbourg de manière à parfaire leur français. Jacqueline les connaît et les apprécie. Elle les a d'ailleurs aidés à trouver un logement et se rendra naturellement chez eux, courant septembre. Une solidarité bien compréhensible dans la mesure où la grand-mère de ces deux étudiants néo-écossais appartenait, elle aussi, aux... Bouteiller. « Pas une semaine ne passe sans que je reste en contact par courriel avec ces cousins canadiens, conclut-elle. Ils adorent la France et sont en quête de leurs racines ». Une histoire de famille, on vous dit, à cheval entre les siècles et les continents... à l'heure où le Québec fête, quant à lui, le 400^e anniversaire de sa fondation en 1608. ←

BIBLIOGRAPHIE

→ *Les Montbéliardais en Nouvelle-Ecosse : une colonisation par des protestants étrangers au XVIII^e siècle (1750-1815)*, Terence M. Punch, Bulletin et mémoires de la Société d'Emulation de Montbéliard n°120, 1997.
Nos ancêtres les Montbéliardais... du Canada, Joël Mamey, L'Est Républicain, édition du 3 mars 1985.
Canadiens recherchent lointains cousins montbéliardais, Thierry Boillot, Le Pays de Montbéliard, édition du 27 avril 1988.

Passeport pour le Nouveau Monde

« Jean-Georges Bouteiller d'Étobon, terre de la Principauté de Montbéliard, qui, avec sa famille composée de sa femme et des quatre enfants, a formé la résolution d'aller faire un établissement dans la Nouvelle Angleterre sous la domination de S.C.M. Britannique, sous le consentement de son souverain respectif. Ayant requis du Consistoire dudit Étobon le présent certificat, pour lui servir, où il en pourra avoir besoin, les soussignés n'ont pu lui refuser cette attestation, par laquelle ils déclarent que ledit Bouteiller avec sa famille a toujours fait profession de la Religion Protestante Evangélique suivant la Confession d'Augsbourg. Ils se sont de plus toujours comportés en chrétiens, n'ayant fait aucun crime digne de reproche. C'est ce qui oblige les soussignés à prendre la liberté de prier tous ceux à qui ils pourront s'adresser de leur accorder leur secours, promettant le réciproque à ceux qui nous seront recommandés. Donné à Étobon le 7 avril 1752 ».
 Source : Archives municipales de Montbéliard.



Jacqueline Bouteiller a découvert une commune de Nouvelle-Ecosse où l'annuaire comprend 70 familles avec son patronyme.

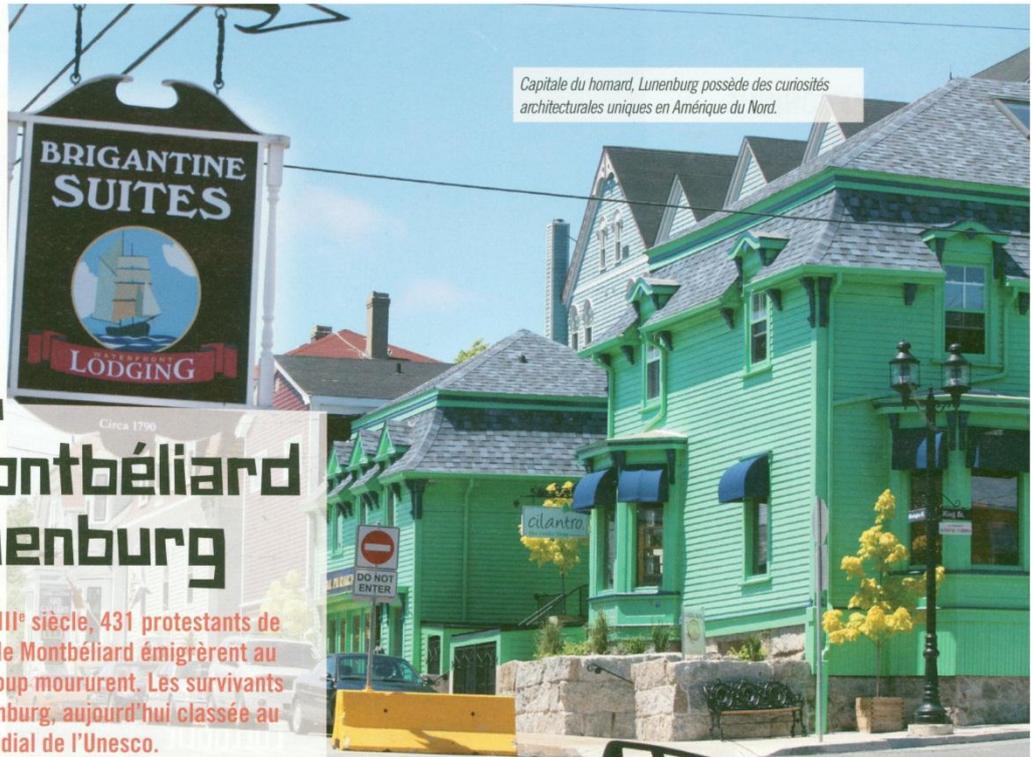
Vivien Jeancler

RACINES

ÉMIGRATION

De Montbéliard à Lunenburg

Au milieu du XVIII^e siècle, 431 protestants de la Principauté de Montbéliard émigrèrent au Canada. Beaucoup moururent. Les survivants fondèrent Lunenburg, aujourd'hui classée au patrimoine mondial de l'Unesco.



Des remparts contre les Français de la Nouvelle-France. Tel est l'incroyable paradoxe de la vague d'émigration qui poussa, au milieu du XVIII^e siècle, 431 protestants de la principauté de Montbéliard à vendre leur terre et leur maigre patrimoine pour partir s'installer en Nouvelle-Écosse, au Canada, théâtre d'une guerre entre les sujets de sa Majesté et les Acadiens.

A l'époque, la Principauté qui couvre l'actuel Pays de Montbéliard jusqu'aux cantons d'Héricourt et d'Étobon, est une enclave allemande en plein territoire français. « Une enclave isolée et où la culture de la terre ne suffit plus à nourrir toutes les bouches », explique Jacqueline Bouteiller, de Valentigney, qui a retrouvé de lointains cousins au Canada.

Une mortalité effrayante

C'est dans ce contexte qu'un Hollandais répondant au nom de John Dick débarque dans la cité des Princes, avec des terres par milliers d'hectares à distribuer et la promesse d'un avenir à

tous ceux qui le suivront. Son eldorado : la Nouvelle-Écosse où les Britanniques protestants entendent déloger les Acadiens catholiques. Et pour y arriver, ils vont donc provoquer une émigration massive de luthériens européens. Plus de 3000 feront le voyage, dont des Allemands, des Suisses, et 431 protestants francophones de l'enclave allemande de Montbéliard. Un long périple qui pour beaucoup s'acheva par la mort. Selon les archives de Nouvelle-Écosse, « un Montbéliardais sur trois est décédé durant la première année de ce voyage ». Une forte mortalité due à la longueur et aux conditions d'hygiène lors de la traversée en bateau mais aussi à la rudesse du climat à leur arrivée à Halifax, la capitale.

Les survivants finirent par fonder, avec des Suisses et des Allemands, Lunenburg, en 1753.

60 000 descendants

La ville aujourd'hui située à une heure d'Halifax est classée depuis 1995 au patrimoine mondial de l'Unesco. Une cité bâtie sur un modèle britannique obéissant à un plan en damier et qui a été préservée par les descendants

des fondateurs. Sa vieille ville, au bord de l'eau, est toujours identique à ce qu'elle était il y a deux siècles et demi. Pas d'immeubles mais uniquement des maisons en bois chaleureusement colorées.

Capitale du homard, Lunenburg qui possède donc des curiosités architecturales uniques en Amérique du Nord et dont certaines proviennent d'ailleurs de Montbéliard, n'a jamais oublié la cité des Princes. Sur ses hauteurs, elle lui a même dédié un monument : « En mémoire des fondateurs de Lunenburg ». Sur des stèles on peut ainsi y lire les noms de toutes celles et tous ceux qui ont quitté le Pays de Montbéliard et la Haute-Saône pour s'installer en Nouvelle-Écosse. Ils furent 431, entre 1749 et 1753. En 2010, ils seraient, selon les autorités d'Halifax, plus de 60 000 descendants dans la seule petite province canadienne.

■ Alexandre Poplavsky





Photos ER

Le drapeau de la Nouvelle-Écosse devant celui du Canada.

De la Comté à l'Acadie

Au milieu du XVIII^e siècle, plus de 400 Francs-Comtois sont partis s'installer au Canada. Ils seraient aujourd'hui plus de 60.000 descendants dans la seule province de Nouvelle-Écosse, berceau de l'Acadie.

Ce mémorial de Lunenburg rend hommage aux 431 protestants de Montbéliard qui ont fondé leur communauté Outre-Atlantique.



L'appel du Nouveau Monde. Entre 1749 et 1753, 431 habitants de confession protestante de l'ancienne Principauté de Montbéliard - qui englobait à l'époque l'actuel Pays de Montbéliard, le canton d'Héricourt et plusieurs autres communes de Haute-Saône - quittèrent leurs terres et leurs racines pour s'installer au Canada. Le gouvernement britannique leur promettait 50 acres de terre, mais aussi de l'argent, des outils, bref une nouvelle vie pleine d'espoir alors que dans la Principauté, la surpopulation agricole provoquait chômage et famine. La proposition, bien sûr, est à replacer dans le contexte géopolitique de l'époque. Nous sommes Outre-Atlantique en pleine guerre de 7 ans entre la France et les sujets de sa Majesté. Les Britanniques ont pris possession de la quasi-totalité des provinces canadiennes. Ils ne leur manquent que l'Acadie, cette Nouvelle-France qui s'étend du Québec au Cap Breton dans l'actuelle Nouvelle-Ecosse. Dès 1748, les

Britanniques décident donc de coloniser les terres acadiennes. Les sujets anglais n'étant guère intéressés, leur gouvernement prit deux décisions : faire venir des protestants du Vieux Contient, ils furent au total plus de 3.000 en provenance de Suisse et d'Allemagne (à l'époque la Principauté de Montbéliard était une enclave germanique en France) ; et déporter tous les Acadiens de la Nouvelle-France. Cette période sombre de l'histoire canadienne, qui ne fut ni plus ni moins qu'un vaste nettoyage ethnique, fut appelée « le grand dérangement ». Pendant sept longues années, ils vont expulser plus de 10.000 francophones catholiques. Destination le Massachusetts, New York, Saint-Domingue, Saint-Pierre-et-Miquelon... Plus d'un millier sera emprisonné dans des entrepôts en Angleterre, à Liverpool, Southampton, Falmouth et Bristol. Beaucoup périront de maladies. D'ailleurs, ce ne sont pas les opérations militaires qui ont provoqué le plus de pertes, mais bien les voyages

Ni plus ni moins qu'un vaste nettoyage ethnique

est MAGAZINE 3 octobre 2010



Le drapeau de l'Acadie et son étoile jaune s'affichent sur le bardage en bois des bâtiments.

Photo DR

sur les navires. L'histoire dit aussi que le tyran britannique n'hésita pas à séparer les hommes de leurs femmes et enfants pour les expédier dans des pays distants de plusieurs milliers de kilomètres. Des séparations qui donnèrent lieu à des récits homériques, lesquels ont contribué à forger l'âme acadienne. Un tiers de ces déportés reviendront ainsi en France. Ils seront concentrés pour ne pas dire parqués dans des quartiers aux abords des villes. Le roi leur accordera même une pension. Il y a trois siècles naissaient ainsi les ZUP et le revenu minimum. La plupart repartiront soit pour le Canada, soit pour la Louisiane où ils furent d'abord surnommés « Cadiens » pour finir par être appelés « Cajuns ».

Les 431 habitants du Pays de Montbéliard, selon les recherches du professeur Debard de la société d'Emulation du Pays de Montbéliard, embarquèrent de Rotterdam à bord de cinq bateaux. Le plus grand nombre sur « Le Betty » (136 âmes) et le « Speedwell » (185). ▶

L'Histoire se rejoue au fort de Louisbourg.



est MAGAZINE 3 octobre 2010

Les autres voyagèrent sur le « Sally », le « Pearl » et le « Ann ». Selon Paul Jaudrey, descendants des Jaudry de Bavans, et qui depuis 1980 et l'un des Néo-Ecosais les plus actifs pour perpétuer la mémoire de ces émigrants, « ils durent aussi payer leur long voyage en participant à la construction de la forteresse d'Halifax ». Car la traversée était bien sûr payante. « 6 livres, 8 schillings, 10 pences pour un adulte avec droit à un fret entier, et demi-tarif pour un enfant de 5 à 15 ans », peut-on lire dans un bulletin de généalogie franc-comtoise (n° 100). Ces prix comprenaient aussi le coût de la nourriture à bord, dont la ration hebdomadaire d'un adulte était : « 6 à 7 livres de biscuits ou pain, 7 galons de bière ou 3,5 pintes de Brandy, 2 livres de bœuf, de porcs et de farine, 1 quart de pois secs, un quart et demi de farine d'avoine, 6 onces de beurre, trois quarts de livre de fromage ».

La traversée et l'installation des Comtois en Nouvelle-Ecosse furent marquées par une effrayante mortalité. Selon Terrence Punch, archiviste en chef de Nouvelle-Ecosse, on peut estimer « qu'un Montbéliardais sur trois est décédé dans la première année de son arrivée à Halifax ». Les archives de l'orphelinat de la capitale de Nouvelle-Ecosse le confirment : « En 1753, 17 enfants montbéliardais ont ainsi perdu leurs pères, ou mères, ou les deux ». Au printemps 1753, la colonie de Comtois quitta Halifax pour fonder Lunenburg, une commune de pêcheurs située aujourd'hui à une heure de route de la capitale. Une installation difficile. Au mauvais temps qui ruine les récoltes s'ajoutent les raids des Indiens micmacs amis des francophones catholiques mais pas des protestants. Jamais d'ailleurs les émigrés montbéliardais ne se lieront avec la communauté acadienne. Les rivalités religieuses les opposant étaient, semble-t-il, plus fortes que le ciment d'une langue commune. Si les

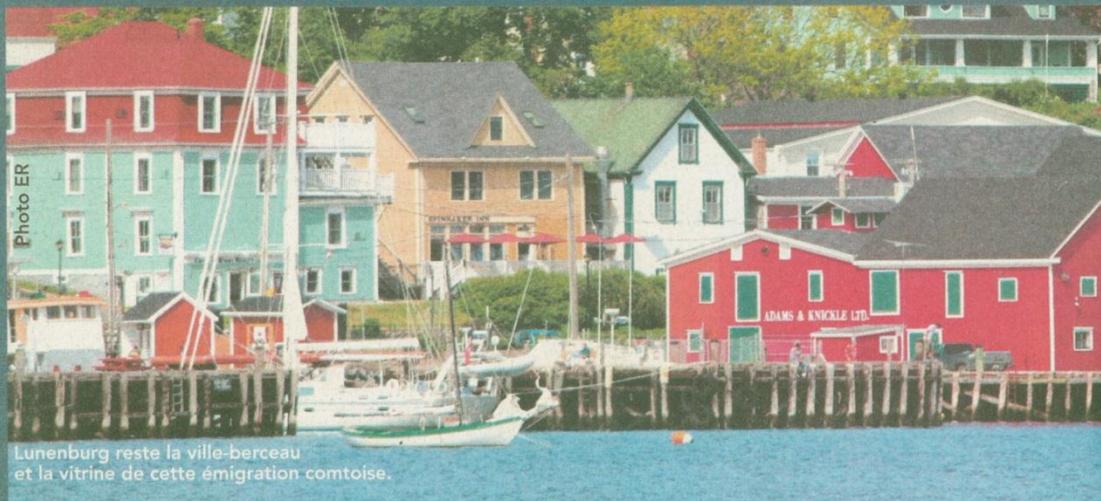
Dans chaque famille, on comptait souvent plus de 10 enfants

Acadiens de Nouvelle-Ecosse, malgré « le grand dérangement » et l'éloignement du Québec et du nouveau Brunswick (les deux provinces francophones du Canada), ont su résister et préserver jusqu'à aujourd'hui leur identité francophile, les Comtois ont eux perdu en 30 ans leur francophonie. En revanche, ils se sont distingués de deux manières dans l'histoire canadienne. D'abord par un taux de natalité qui donnerait le vertige à nos sociétés modernes. Dans chaque famille, on comptait souvent plus de 10 enfants. Des 431 pionniers qui ont débarqué à Halifax entre 1749 et 1753, le gouvernement canadien estime qu'ils seraient à présent plus de 60.000 descendants dans la seule province de Nouvelle-Ecosse. La communauté franc-comtoise a aussi fondé plusieurs villages, comme French Village, Boutillier village. Mais Lunenburg reste le berceau et la vitrine de cette émigration.

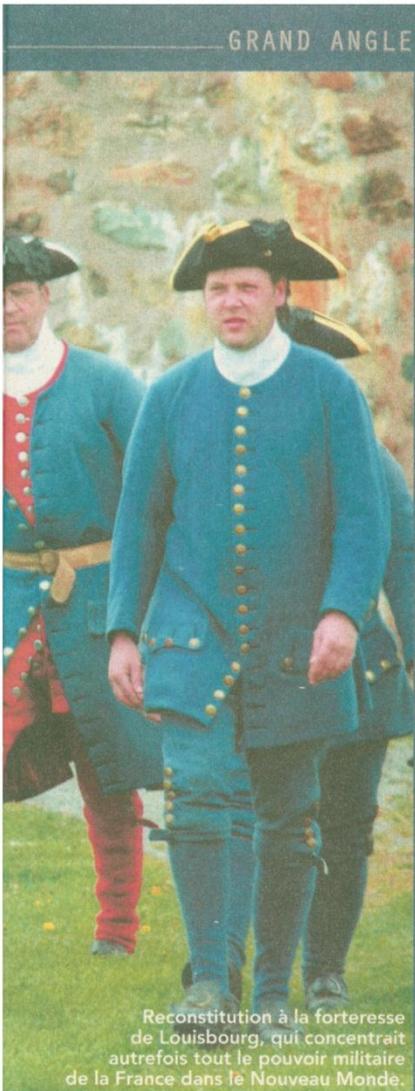
La commune de 2.300 âmes est devenue l'un des grands sites touristiques de la province puisqu'elle a été classée au Patrimoine mondial de l'Unesco en 1995. Eh oui ! Cette reconnaissance lui assure la protection de son architecture unique. Le vieux Lunenburg est le meilleur exemple encore existant en Amérique du nord de la construction d'une ville selon le modèle de l'ancien empire britannique. Pas d'immeubles, que des rues droites et des maisons en bois bâties entre le XVIII^e et le XIX^e siècles, toutes chaleureusement colorées. Lunenburg n'a enfin pas oublié ses fondateurs. En 1988, en présence de leurs cousins venus pour l'occasion du Pays de Montbéliard et de Haute-Saône, les habitants ont édifié un mémorial en mémoire des 431 émigrés qui ont fondé leur communauté Outre-Atlantique.



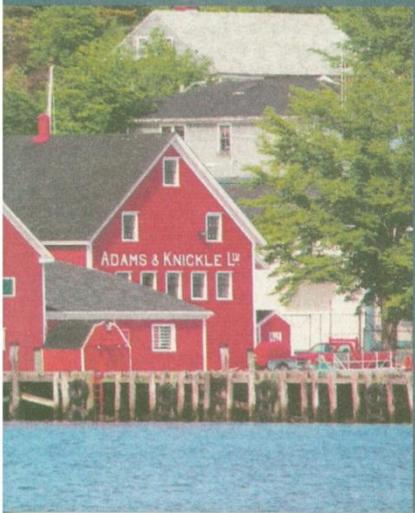
Alexandre POPLAVSKY
Photos ER



Lunenburg reste la ville-berceau et la vitrine de cette émigration comtoise.



Reconstitution à la forteresse de Louisbourg, qui concentrait autrefois tout le pouvoir militaire de la France dans le Nouveau Monde.



La commune de Lunenburg a été classée au Patrimoine mondial de l'Unesco en 1995.

Le berceau des ancêtres

Si les premiers colons français débarquèrent en 1604 sur le sol canadien, c'est en Nouvelle-Ecosse qu'ils fondèrent en 1632 Sainte-Marie (dans le canton de Lunenburg), la première capitale de la Nouvelle-France. L'Acadie voyait ainsi le jour. Ce nom puise son origine de « l'Arcadie grecque », une contrée mythique, lieu de bonheur. Près de quatre siècles se sont écoulés et si la Nouvelle-Ecosse est devenue anglophone, ils sont encore aujourd'hui 4 % de la population (soit 40.000 habitants) à parler français dans cette province joliment baptisée par les Acadiens de « berceau des ancêtres ». Une communauté rassemblée dans des villages et communes pour la plupart situés aux extrémités de la province, notamment sur l'île de Cap Breton. Une île, ou plutôt une presqu'île à présent depuis la construction d'un pont, qui attire chaque année des dizaines de milliers de touristes. Cap Breton est réputé pour son éblouissant été indien, avec ses forêts à perte de vue qui, l'automne venu, se parent de mille couleurs. La forteresse de Louisbourg est aussi l'une des grandes curiosités. Elle a été construite à l'identique de celle détruite par les Anglais au milieu des années 1750. Le site concentrait en effet tout le pouvoir militaire de la France dans le Nouveau Monde. Des animations proposent aujourd'hui aux curieux de vivre au rythme de la forteresse au temps des Français. Avec en prime, la possibilité de manger le même type de repas, dans les mêmes assiettes et avec les mêmes couverts. Une expérience à tenter.

Le Cabot Trail est incontournable. Cette piste serait l'une des plus belles routes panoramiques du monde. Longue

de 300 km, elle propose 24 belvédères d'où l'on peut observer les animaux sauvages ou un groupe de baleines qui s'ébattent au large, ainsi que les aigles qui s'élancent au-dessus des hautes terres. L'immersion dans le berceau des ancêtres se poursuit en allant à la rencontre des Acadiens. L'île du Cap Breton compte une nuée de villages francophones. L'identité acadienne y est forte. Pas une maison sans que la grange soit peinte aux couleurs de la communauté où qu'un drapeau flotte sur le toit. Le drapeau acadien (tricolore avec son étoile jaune de Marie) est omniprésent. Il suffit surtout de frapper à une porte pour découvrir une communauté très hospitalière est fière de son héritage. Lequel ? Sa langue. Son français. A Cheticamp par exemple on ne parle pas le même français qu'au Québec. « Le soir on s'invite chez nous autres pour faire une partie de cuisine », explique Mireille Roach. Ce n'est pas une formule d'un dîner presque parfait mais l'occasion d'entonner des chansons acadiennes. Les filles aiment aussi se promener à « deuze ou à troise ». Sur l'île Madame, Robert Fougère pousse la « bourouette » et non la brouette. Il « amarre » son chien au sens d'attacher. Il lui plaît aussi de clouer des tableaux sur son « rambris » (vient du mot lambris) qui n'est autre que son mur. Avant de s'asseoir dans son canapé pour « watcher » (du verbe anglais to watch, regarder) la télé. Pour « z-eux » ou pour « i-elles » qui souhaiteraient faire des beaux « becs » (bisous) à nos « chums » (amis) de Nouvelle-Ecosse, le voyage dure sept heures en avion, avec une escale obligatoire à Montréal.

mémoire

Entre 1749 et 1754, de courageux émigrants, comme Jean-Christophe Jodry, ont rejoint Bâle, descendu le Rhin jusqu'à Rotterdam, traversé l'Atlantique pour s'installer en Nouvelle Écosse au Canada anglophone.

Nos cousins

« Au milieu du 18e siècle, moins de 500 Montbéliardais sont venus sur nos rivages. C'était un peuple si hardi que maintenant il y a plus 35 000 de leurs descendants dans notre province et autant ailleurs en Amérique du Nord ». Ainsi s'exprimait, dans son allocution de bienvenue, le Canadien Terrence Punch lors de la cérémonie au cours de laquelle fut inauguré, sur le rivage de la Nouvelle Écosse, un monument où figure le nom de notre cité.

■ Vers la terre promise

Ces valeureux migrants ont travaillé dur pour payer leur voyage, mais ils savaient que là-bas ils auraient une parcelle de terrain, de la nourriture pendant un an, des fusils et des munitions, les outils nécessaires pour la terre, la pêche et l'élevage, et les matériaux pour construire les maisons. Ils arrivent en pleine



Pierre Jodry lors de l'inauguration du monument



Stèle commémorative à Lunenburg (Nouvelle Écosse).

Ce monument est dédié à la mémoire des 431 immigrants protestants de la principauté de Montbéliard qui débarquèrent à Nova Scotia entre 1740 et 1752. Certains de ces Montbéliardais firent partie des colons qui fondèrent Lunenburg le 8 juin 1753.

Jusqu'en 1793 Montbéliard était une principauté indépendante située au nord-ouest de la Suisse. C'était la seule contrée luthérienne francophone du monde. Aujourd'hui, Montbéliard appartient à la France.

Avec l'aide de descendants montbéliardais de la Société généalogique du Rivage Sud et d'un comité présidé par Murray Jodrie et Paul Jodrey, cette idée pour le souvenir est devenue une réalité. Le 10 juillet 1988, Pierre Jodry d'Audincourt, France (près de la ville de Montbéliard) dévoila ce monument.

canadiens

guerre franco-anglaise et c'est parce qu'il viennent du Pays de Montbéliard qui n'est pas rattaché à la France, qu'on leur permet de s'installer à condition qu'ils deviennent des sujets britanniques. Pas étonnant que les noms de famille soient transformés : Jodry devient Jaudry, Jodrey, Jodrie ou encore Joudrey.

■ Contacts

En 1978, Pierre Jodry, dernier directeur du cours complémentaire d'Audincourt, voit débarquer Paul Jodrey. Ils découvrent que Jean-Christophe Jodry est leur ancêtre commun. Des recherches généalogiques sont entreprises, les correspondances se multiplient, les descendants des émigrés viennent au pays. L'idée d'un projet de monument pour commémorer l'arrivée de 431 colons d'origine montbéliardaise, sur le territoire canadien, prend forme.

■ Cérémonie et stèle de granit

Grâce à des fonds collectés, le monument est réalisé et inauguré le 10 juillet 1988 à Lunenburg, au sud d'Halifax en Nouvelle Écosse, en présence de Pierre Jodry représentant la Société d'Émulation de Montbéliard. Le monument est une simple pyramide de pierre grise haute de 2,50 m. Sur la face principale se trouvent les armoiries de la Principauté de Montbéliard et sur les autres faces sont gravés les noms des émigrants.

Extrait de l'article paru dans l'Audinfo d'avril 2001 et rédigé par Daniel Vieille.

HISTOIRE

Un monument pour Montbéliard au Canada

236 ANS APRÈS

Dans une petite ville canadienne, Lunenburg, trône depuis cinq mois un monument insolite. Il rappelle aux passants la venue là, il y a plus de 200 ans, d'émigrés-Montbéliardais.

16 mai 1752. Ce jour-là, Jean-Christophe Jodry doit avoir un pincement au cœur quand il pose le pied sur le pont du Speedwell, le bateau qui doit l'emmener aux Amériques. Avec sa femme et ses quatre enfants, sans doute pense-t-il à Allondans, son village, et à sa "patrie", la principauté de Montbéliard.

Mais aucun de ses souvenirs ne pourra le faire revenir en arrière. Pour être aujourd'hui à Rotterdam, sur ce bateau, il a travaillé un an. Les recruteurs anglais lui ont promis que là-bas, il aurait des terres à lui. Il sait qu'il ne couvrera plus aucun danger de persécution religieuse, il croit aller dans un pays d'abondance, où l'angoisse du

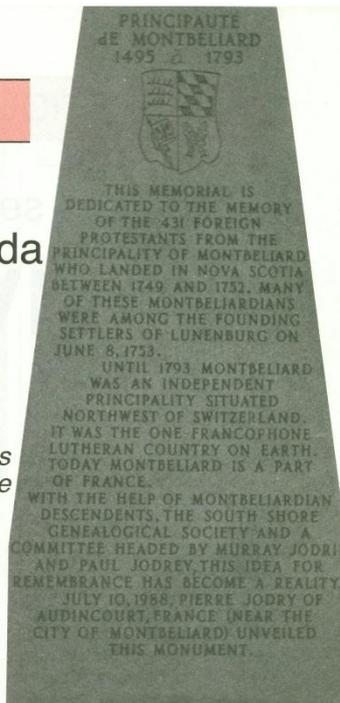
lendemain serait moins grande.

Le rêve s'efface à l'arrivée, plusieurs mois après. Sa femme est morte peu après avoir touché le sol. Et puis, lui et tous ses compagnons de la Principauté ont été emmenés à Halifax. Là, pas de terres, mais du travail. Dur et ingrat.

Un an plus tard, enfin, ils partent pour un tout petit établissement sur la côte, au sud-est de l'actuel Canada. Jean-Christophe Jodry touche enfin au port, comme tous ses camarades. Avec eux, il reçoit une parcelle. Sans doute a-t-il été heureux. En tout cas, il s'est remarié, il a doublé sa propriété terrienne. Ses fils deviendront des bourgeois aisés sur la place de

Lunenburg.

10 juillet 1988. Beaucoup de monde ce jour-là sur la colline qui domine la plage de Lunenburg. 500, peut-être 1 000 personnes dans cette ville de 10 000 habitants. Un "crieur", costumé façon XVIII^{ème}, introduit la cérémonie par un "oyez, oyez", dernière réminiscence d'une langue française oubliée. Puis deux chanteurs entonnent le "Diairi", le "Doubs", "que le temps me dure", "le coucou". Quatre chansons folkloriques montbéliardaises apprises pour l'occasion. Avant, on a fait donner les hymnes nationaux canadiens, anglais, américain et français et chaque officiel y est allé de son discours.



Puis Pierre Jodry dévoile le monument. Cet instituteur audincourtois avait retrouvé en 1978 un certain Paul Jodrey, canadien en vacances. Découverte de l'ancêtre commun, Jean-Christophe, discussions, lettres. Grâce aux sociétés savantes de la Nouvelle-Ecosse, le monument est né. Les Jodry sont les seuls Montbéliardais présents aujourd'hui.

Après la cérémonie, on se rassemble par groupe autour des fanions familiaux : Bouteiller, Venot, Petrequin, Langill,... On se découvre de lointains cousins. On se fait prendre en photo devant le monument.

Puis tout le monde s'en va. Reste ce bout de granit coincé entre un camping et l'office de tourisme. Ecrits sur lui, 94 noms. Ceux de 432 personnes qui sont venus, il y a longtemps, d'un petit morceau de France, loin là-bas, derrière la mer.



Le 10 juillet à Lunenburg pour mémoire...

PROGRAM

Band Selections - Bowater Mersey Band

2:30 French National Anthem, U. S. National Anthem & O Canada

Call to Order - Town Crier, Bill Cluett

Introduction of Master of Ceremonies - Terrence Punch of Halifax

Introduction of Guests

Greetings from Mayor Lawrence Mawhinney

Montbeliard Songs - Le Diari -Membre du Club du Razilly, Bridgewater
- Le Doulis -Music by Bruce Oakes, Donald Whynot

Greetings from Gordon Mason, President of South Shore Genealogical
Society

Project Background - Terrence Punch

Montbeliard Songs - Le Tempo me Dure
- Le Coucou -Membre du Club du Razilly, Bridgewater

Talk by Pierre Jodry, of Audincourt, France

English Translation of Pierre's talk - Paul Jodrey

Unveiling of Montbeliard Memorial - Pierre Jodry

Dedication of Memorial - Rev. James Dauphinee

Band Selection - Bowater Mersey Band

Auld Lang Syne

Thank You - Paul Jodrey

Roll Call of Montbeliardian Descendants - Murray Jodrie

Go to family areas as indicated and meet your relatives.

Bowater Mersey Band courtesy Summer Festival Showcase.

Among the " Foreign Protestants" who came to Nova Scotia between 1749 and 1752 were 431 persons from the Principality of Montbeliard. On June 8, 1753 many of these Montbeliardians were among the founding settlers of Lunenburg. This monument lists the family names of those who came.

This small independent Principality was situated north of a point of Switzerland which projects westerly into France. Until 1648 the Principality did not have a common boundary with France. It was bounded by the Holy Roman Empire, Switzerland, and lands controlled by Spain. This was the one Francophone Lutheran country on earth.

Princess Henriette de Montfaucon inherited the Principality from her grandfather in 1397 when she was only 10 years old. At this time she was engaged to young Duke Eberhard IV of Wurtemberg.

Due to the age of Henriette and Duke Eberhard, the Principality of Montbeliard was governed by a council until 1417, when Duke Eberhard began governing the Principality. He died after ruling for only two years. After his death the Principality was governed by Henriette and her descendants for 314 years. From then until 1793 it was ruled by their Wurtemberg cousins. In 1793 the Principality was annexed by France.

This monument has been made possible by the contributions of Montbeliardian descendants. The organization of the project was carried out by a committee of the South Shore Genealogical Society. The idea for this monument originated with Murray Jodrie and Paul Jodrey, who along with committee members Heather Risser, Ralph Getson and Gordon Mason have made the idea a reality.

This monument was unveiled on July 10, 1988, by Pierre Jodry of Audincourt (near the city of Montbeliard) France.

SPEEDWELL 1752

ALISON
BANVARD
BESANCON (BEZANSON)
BOUILLON
BOURGEOIS
BOUTEILLER (BOUTILIER)
CALAME
CARLIN
CERTIER (SARTY)
COULON (COOLEN)
CURIE
DAUPHINÉ (DAUPHINEE)
DONZELL
DUPERRIN
DUPUIS
DURAND
EMONEAU (EMENEAU, EMENO)
GOGUEL
GREIGNAUD
GUIGNE
HUMBERT
JEANPERRIN (PERRIN, BARRY)
JEAUNNÉ
JODRY (JODREY, JODRIE, JOUDREY)
LEAU (LOWE)
MALMAHU
MASSON (MASON)
MENEGAUX (MINGO)
METTETAL (MATATALL)
MILIET
MORLEAU
NARDIN
QUIDORE
RIGOULEAU
ROLLAND
ROBERT (ROBAR, ROBART, ROBERTS)
THOM
VUILQUET (WILKIE, WILLKAY)

BEAUPORT 1749

LORILLARD

ANN 1750

DUVOISIN (DAVISON)

MAILLARD (MILLARD)

PEARL 1752

ISELIN

LEGARCE

LODS (LOWE)

MARIETTE

NARDIN

SALLY 1752

BAILLY

BOUTEILLER (BOUTILIER)

CLEMENÇON

DURÉ

FAINOT

GRETTEAU (GRATTO)

GROSRENAULD (GRONO, GRUNO)

HUGUENOT

JAILLET

LANGILLE

METIN

MONNIER

SURLEAU

TATTERAY (TATTRIE)

VALETTE

VEUTILLOT

VIRPILLOT

BETTY 1752

AMET
BEGIN
BIGUENET (BIGNEY)
BIZET (BISSETT)
BOURGOGNE (BURGOYNE)
BOUTEILLER (BOUTILIER)
CLEMENÇON
COULON (COOLEN)
DARÉ (DARES, DARRES, DAURIE, DOREY)
DEMET
EUVRAI
FEVRE
GRANDJEAN
JACOT
JACQUE
JACQUIN
JEANBAS
JODRY (JODREY, JOUDRIE)
JOLYMOY (JOLLIMORE, JOLLYMORE)
LAGARCE
LANGILLE
LEAU (LOWE)
MAILLARD (MILLARD)
MALBON
MATHIEU
PETREQUIN (PATRIQUIN)
ROBERT (ROBAR, ROBART, ROBERTS)
SERTIE (SARTY)
TISSERAND
VEUILAMET
VIENOT (VENO, VEINOT, VEINOTTE)